

Anthropologie et Sociétés



Clotilde PELLETIER (dir.) : L'apprentissage de la diversité au Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, Montréal, Les Éditions du Cidihca, 1990, 184 p., annexes.

Bernard ARCAND

Volume 15, numéro 1, 1991

La rencontre des deux mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015167ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015167ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

ARCAND, B. (1991). Compte rendu de [Clotilde PELLETIER (dir.) : L'apprentissage de la diversité au Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, Montréal, Les Éditions du Cidihca, 1990, 184 p., annexes.] *Anthropologie et Sociétés*, 15(1), 154–155. <https://doi.org/10.7202/015167ar>

tion) ; le départ du Vietnam et le séjour en camps de réfugiés ; les problèmes d'adaptation à la vie américaine. Chaque section est précédée d'une courte introduction en résumant les principaux points, et chaque extrait commence par un paragraphe situant l'informateur ou l'informatrice par rapport à l'étape de son existence qu'il ou elle narrera.

Les informatrices et informateurs cités dans l'ouvrage représentent assez bien la diversité démographique (âge, date du départ du Vietnam), sociale (profession, niveau de vie) et régionale (personnes originaires du nord, du centre ou du sud du pays) des réfugiés. Sauf sur deux points importants : les femmes (trois informatrices sur quatorze) et les Vietnamiennes et Vietnamiens d'origine chinoise (un seul informateur) sont fortement sous-représentés.

Le contenu des extraits d'entrevues correspond d'assez près à ce que d'autres chercheurs et chercheuses ont pu recueillir ailleurs (voir par exemple nos propres recherches à Québec) : vie au Vietnam perçue comme relativement agréable, malgré la guerre, jusqu'en juin 1975, date à partir de laquelle les informatrices et informateurs se sentent graduellement mis en marge de la société et bloqués dans leurs initiatives et leur développement personnel, et ce, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent. C'est cette marginalisation qui les pousse à quitter le pays, le plus souvent par voie de mer, et à préférer une existence incertaine à l'étranger à la certitude d'une vie jugée sans avenir au Vietnam. L'installation aux États-Unis ne règle cependant pas tous les problèmes. Malgré une liberté qu'ils apprécient, les réfugiés perçoivent une inadéquation profonde entre leurs valeurs fondamentales et la société qui les entoure. Cette inadéquation se manifeste surtout au niveau de la famille, qui semble en voie de désintégration rapide en milieu américain.

À mi-chemin entre l'ouvrage spécialisé et le texte de vulgarisation, le livre de Freeman (qui, nous dit-il, sera aussi publié en vietnamien) remplit bien le double objectif que l'auteur s'est fixé : permettre aux réfugiés de communiquer leur message (leur venue aux États-Unis est due à leur rejet d'une idéologie et d'une pratique sociale qu'ils jugent déshumanisantes) et refaire leur image auprès d'un public américain souvent enclin à les considérer comme des profiteurs et profiteuses n'ayant rien à faire de ce côté-ci du Pacifique.

*Louis-Jacques Dorais
Département d'anthropologie
Université Laval*

Clotilde PELLETIER (dir.) : *L'apprentissage de la diversité au Service de police de la Communauté urbaine de Montréal*, Montréal, Les Éditions du Cidihca, 1990, 184 p., annexes.

« Une vingtaine de policiers et policières en uniforme, armés, attendent l'entrée en scène du confrère coordonnateur et de l'animateur ou animatrice anthropologue. La salle, bien ou peu aménagée selon les secteurs, est calme et endormie, ou traversée d'une bonne humeur certaine, tout dépendant des matins. La participation aux sessions sur les réalités interculturelles laisse rarement les policiers indifférents. Frustrés d'être assignés par leurs supérieurs à un cours sur « les ethnies », sceptiques sur les raisons de la tenue de ce programme et de leur présence aux sessions, ou encore encouragés par les rumeurs positives qui courent dans les postes, ils scrutent les animateurs, sans doute avec un œil de professionnels, et ils attendent » (p. 59).

Tous les anthropologues qui rêvent de voir leur discipline un jour appliquée aux questions pressantes du monde actuel devraient lire cet ouvrage qui raconte comment le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal a voulu sensibiliser son personnel aux relations interculturelles dans un milieu urbain récemment et rapidement devenu pluri-ethnique. Le livre est à la fois le récit d'une expérience réussie d'enseignement par des anthropologues, sous la direction de la firme ssDcc, et aussi un manuel d'intervention. Mis à part la participation de Raymond Baril à la rédaction d'un chapitre et les préambule et conclusion signés par Serge Bouchard, il s'agit essentiellement d'un texte de Clotilde Pelletier, qui avait assuré la coordination générale et la gestion du projet.

L'auteure expose d'abord les détails des sessions : les échanges répartis sur deux jours entre policiers et animateurs professionnels et les études de cas par appel à des personnes-ressources issues de « minorités culturelles visibles ». On retrouve là évidemment quelques enseignements élémentaires sur la diversité biologique, l'identité culturelle, l'histoire récente de l'immigration et les classifications des groupes humains. Mais on découvre surtout une intelligence remarquable des principales questions, laquelle permet en premier lieu d'éviter les plats stéréotypes habituels. Cet apprentissage de la diversité devient l'occasion d'interroger : le policier, qui connaît bien la discrimination professionnelle, est-il ainsi plus sensible à la discrimination raciale ? Qui sensibilise les autres à la vie du policier ? La culture policière n'est-elle pas déjà un défi aux bonnes relations interculturelles ? Qui est « Nous » et qui protège notre droit à la culture ?

Bref, les questions ne paraissent pas naïves et la subtilité du bilan de l'expérience mérite mieux qu'un court résumé. Ce livre devrait déranger une société où le racisme est devenu moins un geste discriminatoire qu'une accusation politique et où l'absence de débat public sur l'intégration des cultures rend tolérables les avis les plus simplistes sur les liens entre le crime et l'ethnicité. Le premier mérite de cet ouvrage vient de permettre d'apercevoir comment ce vide social échoue souvent sur le dos du policier, nécessairement coincé entre les discours officiels et la réalité de son travail tout immédiat. L'auteure cite Casamayor rappelant que les policiers « sont toujours les exécutants de l'œuvre ». Or, justement, l'œuvre est devenue incertaine : « La communauté se traite désormais au pluriel et, là-dessus, nous sommes à la croisée des chemins avant que d'être irréversiblement, dans un avenir prévisible, engagés sur l'un d'eux. Sera-ce celui des ghettos, de la violence et des racismes primaires ? Ou bien choisirons-nous de nous malentendre sur des terrains plus sains ? » À une croisée des chemins, on s'attend à ce que la police dirige la circulation, mais encore faut-il que les voyageurs sachent où aller. Il y a là vaste matière à réflexion et la qualité de ce qui a été entrepris fait espérer que les auteurs poursuivent.

Bernard Arcand
Département d'anthropologie
Université Laval